LES SINGES

Le singe est un animal sans queue, dont la face est aplatie, dont les dents, les mains, les doigts et les ongles ressemblent à ceux de l'homme, et qui, comme lui, marche debout sur ses deux pieds. Cette définition, tirée de la nature même de l'animal et de ses rapports avec ceux de l'homme, exclut, comme l'on voit, tous les animaux qui ont des queues, tous ceux qui ont la face relevée ou le museau long, tous ceux qui ont les ongles courbés, crochus ou pointus, tous ceux qui marchent plus volontiers sur quatre que sur deux pieds.

Nous présentons l'orang-outang ou le pongo et le jocko ensemble, parce qu'il se peut qu'ils ne fassent tous deux qu'une seule et même espèce. Ce sont de tous les singes ceux qui ressemblent le plus à l'homme ; ceux qui, par conséquent, sont les plus dignes d'être observés. Nous avons vu le petit orang-outang ou le jocko vivant, et nous en avons conservé les dépouilles, mais nous ne pouvons parler du pongo ou grand orang-outang que d'après les relations des voyageurs. Si elles étaient fidèles, si souvent elles n'étaient pas obscures, fautives, exagérées, nous ne douterions pas qu'il ne fût d'une autre espèce que le jocko, d'une espèce plus parfaite et plus voisine encore de l'espèce de l'homme.

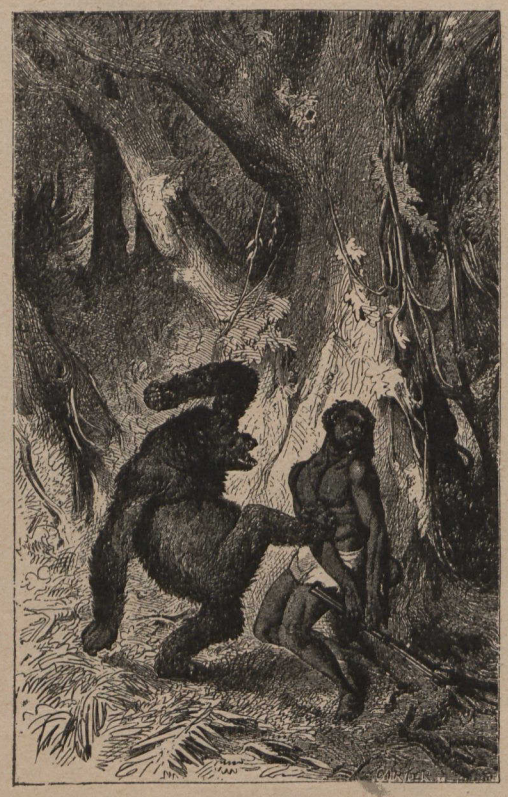
Le pongo, dit Battel, est, dans toutes ses proportions, semblable à l'homme, seulement il est plus grand, grand comme un géant ; il a la face comme l'homme, les yeux enfoncés, de longs cheveux aux côtés de la tête, le visage nu et sans poil, aussi bien que les oreilles et les mains, le corps légèrement velu ; et il ne diffère de l'homme à l'extérieur que par les jambes, parce qu'il n'a que peu ou point de mollets ; cependant, il marche toujours debout ; il dort sur les arbres, et se construit une hutte, un abri contre le soleil et la pluie ; il vit de fruits, et ne mange point de chair ; il ne peut parler, quoiqu'il ait plus d'entendement que les autres animaux ; quand les nègres font du feu dans les bois, ces pongos viennent s'asseoir autour et se chauffer ; mais ils n'ont pas assez d'esprit pour entretenir le feu en y mettant du bois ; ils vont de compagnie, et tuent quelquefois des nègres dans les lieux écartés ; ils attaquent même l'éléphant, ils le frappent à coups de bâton, et le chassent de leurs bois ; on ne peut prendre ces pongos vivants, parce qu'ils sont si forts que dix hommes ne suffiraient pas pour en dompter un seul ; on ne peut donc attraper que les petits tout jeunes ; la mère les porte, marchant debout, et ils se tiennent attachés à son corps avec les mains et les genoux ; il y a deux espèces de ces singes très ressemblants à l'homme : le pongo, qui est aussi grand et plus gros qu'un homme, et l'enjocko, qui est beaucoup plus petit, etc. C'est de ce passage très précis que j'ai tiré les noms de "pongo" et de "jocko". Battel dit encore que, lorsqu'un de ces animaux meurt, les autres couvrent son corps d'un amas de branches et de feuillages.

Purchass ajoute, en forme de note, que, dans les conversations qu'il avait eues avec Battel, il avait appris de lui qu'un pongo lui enleva un petit nègre, qui passa un an entier dans la société de ces animaux ; qu'à son retour, ce petit nègre raconta qu'ils ne lui avaient fait aucun mal ; que, communément, ils étaient de la hauteur de l'homme, mais qu'ils sont plus gros et qu'ils ont à peu près le double du volume d'un homme ordinaire.

Gibbons

Jobson assure avoir vu, dans les endroits fréquentés par ces animaux, une sorte d'habitation composée de branches entrelacées, qui pouvaient servir du moins à les garantir de l'ardeur du soleil. "Les singes de Guinée, dit Bosman, que l'on appelle "smitten" en flamand, sont de couleur fauve, et deviennent extrêmement grands ; j'en ai vu, ajoute-t-il, un de mes propres yeux, qui avait cinq pieds de haut... Ces singes ont une assez vilaine figure, aussi bien que ceux d'une seconde espèce, qui leur ressemblent en tout, si ce n'est que quatre de ceux-ci seraient à peine aussi gros qu'un de la première espèce... On peut leur apprendre presque tout ce que l'on veut..."

Voici ce que nous avons trouvé de plus précis et de plus certain au sujet du grand orang-outang ou pongo : et comme la grandeur est le seul caractère bien marqué par lequel il diffère du jocko, je persiste à croire qu'ils sont de la même espèce ; car il y a ici deux choses possibles : la première, que le jocko soit une variété constante, c'est-à-dire une race beaucoup plus petite que celle du pongo. A la vérité, ils sont tous deux du même climat, ils vivent de la même façon, et devraient par conséquent se ressembler en tout, puisqu'ils subissent et reçoivent également les mêmes altérations, les mêmes influences de la terre et du ciel. Mais n'avons-nous pas dans l'espèce humaine un exemple de variété semblable ? Le Lapon et le Finlandais, sous le même climat, diffèrent entre eux autant par la taille, et beaucoup plus pour les autres attributs, que le jocko



Orang-outang tuant un nègre

ou petit orang-outang ne diffère du grand. La seconde chose possible, c'est que le jocko ou petit orang-outang que nous avons vu vivant, celui de Tulpius, celui de Tyson, et les autres qu'on a transportés en Europe, n'étaient peut-être tous que de jeunes animaux qui n'avaient encore pris qu'une partie de leur accroissement. Celui que j'ai vu avait près de deux pieds et demi de hauteur ; le sieur Nonfoux, auquel il appartenait, m'assura qu'il n'avait que deux ans. Il aurait donc pu parvenir à plus de cinq pieds de hauteur s'il eût vécu, en supposant son accroissement proportionnel à celui de l'homme. L'orang-outang de Tyson était encore plus jeune ; car il n'avait qu'environ deux pieds de hauteur, et ses dents n'étaient pas entièrement formées. Celui de Tulpius était à peu près de la grandeur de celui que j'ai vu ; il en est de même de celui qui est gravé dans les "Glanures" de M. Edwars. Il est donc très probable que ces jeunes animaux auraient pris avec l'âge un accroissement considérable, et que, s'ils eussent été en liberté dans leur climat, ils auraient acquis la même hauteur, les mêmes dimensions que les voyageurs donnent à leur grand orang-outang. Aussi, nous ne considérons plus ces deux animaux comme différents entre eux, mais comme ne faisant qu'une seule et même espèce, en attenant que des connaissances plus

Magots pillant un jardin

précises détruisent ou confirment cette opinion, qui nous paraît fondée.

Le gibbon se tient toujours debout, lors même qu'il marche à quatre pieds, parce que ses bras sont aussi longs que son corps et ses jambes. Nous l'avons vu vivant ; il n'avait pas trois pieds de hauteur ; mais il était jeune, il était en captivité : ainsi, l'on doit présumer qu'il n'avait pas encore acquis toutes ses dimensions, et que, dans l'état de la nature, lorsqu'il est adulte, il parvient au moins à quatre pieds de hauteur. Il n'a nulle apparence de queue, mais le caractère qui le distingue évidemment des autres singes, c'est cette prodigieuse grandeur de ses bras, qui sont aussi longs que le corps et les jambes pris ensemble, en sorte que l'animal étant debout sur ses pieds de derrière, ses mains touchent encore à terre, et qu'il peut marcher à quatre pieds sans que son corps se penche. Il a tout autour de la face un cercle de poil gris, de manière qu'elle se présente comme si elle était environnée d'un cadre rond, ce qui donne à ce singe un air très extraordinaire. Ses yeux sont grands, mais enfoncés, ses oreilles nues et bien bordées ; sa face est aplatie, de couleur tannée, et assez semblable à celle de l'homme. Le gibbon est, après l'orang-outang et le pithèque, celui qui approcherait le plus de la figure humaine, si la longueur excessive de ses bras ne le rendait difforme ; car, dans l'état de la nature, l'homme aurait aussi une mine bien étrange; les cheveux et la barbe, s'ils étaient négligés, formeraient autour de son visage un cadre assez semblable à celui qui environne la face du gibbon.

Le magot est de tous les singes, c'est-à-dire de tous ceux qui n'ont point de queue, celui qui s'accommode le mieux de la température de notre climat. Nous en avons nourri pendant plusieurs années ; l'été il se plaisait à l'air, et l'hiver on pouvait le tenir dans une chambre sans feu. Quoiqu'il ne fût pas délicat, il était toujours triste et souvent maussade ; il faisait également la grimace pour marquer sa colère ou montrer son appétit ; ses mouvements étaient brusques, ses manières grossières, et sa physionomie encore plus laide que ridicule ; pour peu qu'il fût agité de passion, il montrait et grinçait les dents en remuant la mâchoire. Il remplissait les poches de ses joues de tout ce qu'on lui donnait ; et il mange généralement de tout, à l'exception de la viande crue, du fromage et d'autres choses fermentées ; il aimait à se jucher, pour dormir, sur un barreau, sur une patte de fer. On le tenait toujours à la chaîne, parce que, malgré sa longue domesticité, il n'en était pas plus civilisé, pas plus attaché à ses maîtres : il avait apparemment été mal éduqué, car j'en ai vu d'autres de la même espèce qui en tout étaient mieux, plus reconnaissants, plus obéissants, même plus gais, et assez dociles pour apprendre à danser, à gesticuler en cadence, et à se laisser tranquillement vêtir et coiffer.

Misanthropie.
—J'ai horreur des gens des villes !
—Allez vous fixer à la campagne.
—C'est que... je n'aime pas du tout les paysans !